

de la main calleuse d'un ouvrier, ou estampillés des gouttes de vin tombées de son verre.

La presse périodique nous envahit de toutes parts, au détriment de la librairie qu'elle semble vouloir annuler tout-à-fait, car en nous donnant les nouvelles du jour et son opinion sur les événements, elle y ajoute son jugement sur les livres récemment publiés, dont elle nous fait connaître les parties les plus intéressantes par leur analyse, et nous dispense ainsi de les ouvrir; puis, les livres nouveaux eux-mêmes défilent par fragments dans les colonnes des gazettes, et ne reparaisent en volumes que défraîchis par une première lecture. Ah! sans doute, cette intermittente apparition d'un ouvrage découpé en feuilletons, suspendue ou reprise suivant l'espace que la politique lui laisse, est insuffisante pour le faire bien apprécier; mais encore est-ce le seul moyen qui reste à son auteur pour attirer les regards; c'est la fiche de consolation que le journalisme lui jette et qu'il s'estime fort heureux de faire valoir; c'est la branche suspendue au-dessus du fleuve Léthé à laquelle il s'accroche et sans laquelle il serait noyé.

Mais que dis-je! le jeune auteur, non-seulement ne craint pas ce genre de publicité pour ses œuvres, mais encore il l'aime et le recherche. Oui, cette production, qu'il distille goutte à goutte au public, qui semble devoir en être mieux appréciée que s'il la lui livrait tout entière, il lui semble que les petites rations qu'il lui sert sont en rapport avec le peu de temps qu'on a pour lire; que son livre, ainsi déchiqueté, doit amuser en détail ceux qu'il aurait pu ennuyer en gros; que l'attention qu'on lui accorde est mise en appétit par l'envie de connaître la suite et le dénouement d'une action savamment tirée en longueur; enfin l'on n'aurait lu qu'une fois son volume, et l'on est forcé de le reprendre souvent ainsi morcelé. Puis, quand le public commence à parcourir la tête